

Poétique de l'hérésie

Pierre Colin

Réfutation de toutes les hérésies

Dans l'immédiat, la poésie nous donne quelques clés pour dépasser les contradictions stériles de notre siècle et abandonner cette notion mystificatrice des catégories de la pensée qui, depuis Kant, empêche l'homme d'avoir accès à ce niveau d'existence où s'échange - peut-être au delà des sens, peut-être en deçà du langage, sans doute bien plus loin que la raison - une véritable co-naissance du monde. Tout le reste n'est que "préhistoire de l'âme". Je parle, non en mystique égaré, mais en homme de raison, et qui comprend qu'il est d'abord "un cosmos de fantasme et de rêve"... c'est cela qui fonde la pensée. A l'émasculatation physique de l'espèce, hommes et femmes, a répondu la prolifération des cimetières mentaux du savoir, la mutilation de l'esprit qui s'achève en axiomes de sociologues "à la langue sèche": il nous faudra encore beaucoup de temps pour abattre ces murailles, briser nos prisons mentales, et retrouver un peu de vérité dans le chaos conceptuel des sciences.

On voudrait retrouver enfin quelque chose comme cette campagne entre Sienne et Florence - qui constitue ces échappées vers la lumière dans les tableaux de Raphaël - où Boccace reconstruisait des rêves à la mesure de l'infinie beauté de la Toscane. "Ce que nous avons vu et pris, nous le laissons; ce que nous n'avons ni vu ni pris nous l'emportons", dit Héraclite (Réfutation de toutes les hérésies) IX,9.

Rien ne se fera plus seulement par l'analyse des phénomènes, et j'imagine que les fresques de Lascaux sont plus utiles pour réinventer un sens au devenir des hommes, que tous les positivismes du monde. Quand des hommes sont prêts à mourir pour les dieux, c'est que l'art s'est figé dans la répétition du monde. En se défaisant de ses mythes, l'art condamne le temps au suicide de l'imaginaire.

Un délire sans passé :

A présent, le poème se fait « leçon de choses », « objoie », pour citer à la fois Ponge et Eluard ; je ne veux plus qu'être mitoyen de moi-même, inventer au plus près de ma réalité, tenter, de poème en poème, de mettre à jour "ces grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé".

Ce que propose le poème est une amitié avec l'abîme, sans quoi les mots ne sont que des ciboires vides, sans trace du réel, combat corps à corps avec la vie et les mots, précipice à travers la langue. La création se pose toujours en terme d'affrontement, dans cette lutte que l'homme engage avec lui-même. Il lui faut exister, jusqu'aux limites de ses risques, et sur tous les registres : « Créer commence avec la déroute d'Oedipe devant les mythes qui l'aveuglent... ». Et dans ce vide créé, suscité, imposé, de toutes ses forces, surgit ce qui n'a pas encore de nom, qui n'est qu'une matrice informe, une poignée de mots qui prennent déchirement de vie et de couleurs où se mêlent le sang, la boue, la chair, la pierre, l'écume, la houle, la tempête, en un malstrom de sons et de musique.

Il faut gratter ce minerais de vocable et d'idées, choisir l'angle d'attaque, préparer les burins,

grenades, dynamite. Pénétrer cette masse qui vient vers soi, séduit, menace, prête à tout. Gémir, jouir, écrire...

« Un poète est sur pied de guerre de la naissance jusqu'à la mort. » La poésie est une tentative pour refaire l'unité mythique de la parole, une lutte pour imposer la faim, les fastes de l'oubli... Ecrire c'est voyager dans nos grottes intérieures, à la recherche du corps rupestre. Les mots où nous laissons les traces de notre corps, ou bien le corps profond, où les mots signent nos empreintes. L'écriture est une longue enquête sur nos propres énigmes. La poésie installe un sens au-delà du sens, et, herméneute d'un tel écart, le poète en accepte les risques et les lois. Sa parole signifie sans fin autre chose qu'elle-même. Elle se fait profération du désir.

« ..l'homme habite en poète... »

« ..l'homme habite en poète... » dit Heidegger. Il s'agit pour lui en effet de mettre à jour un matériau secret, un verbe essentiel. « Décalquer l'invisible ». De cette énigme, naîtra la suite du poème : la polyphonie et la polysémie du texte, dans une combinatoire entre contrôle et abandon au risque de l'aléatoire. Habiter en poète, c'est être dans ce risque, parler de ces situations limite.

« Pour l'homme, l'existence réclame la lutte et le déchirement... » Et non la soumission à une prétendue « objectivité » des lois et de « l'homme éternel », bien faites pour occulter l'autre, la part de soi chez l'autre, la parole, tout simplement... « A travers les corps angéliques de la post-modernité, le poète se fraie aujourd'hui un chemin qui emprunte à la révolution du désir, la profération toujours plus dense d'une parole charnelle, ambiguë, mutilée, tragique... »

Ecrire, c'est voir se densifier le lien au réel. Mûrir. Vieillir. Aimer les mots, omniprésents, ubiquitaires, prêts aux naufrages, aux guerres intérieures, petite fange qui emplit lentement le ciel. « Se préparer aux mots par un peu d'épouvante »... ai-je écrit quelque part... « Tout ce qui fut vécu pour rien hurle à l'esbroufe ». Ecrire c'est tenir la chronique d'un voyage sur une mer intérieure qui sans cesse « se brise sur le rocher du monde ». Mais aussi, « Est-ce que la mer écrit le gémissement de ses grèves? », dit Raphaël, « Est-ce que le vent écrit dans les feuilles sonores?... » Entrer dans le frémissement sans fin de la parole. Signifier ces lieux obscurs qui nous assiègent. L'abîme est joie dans la parole. Raison et déraison, tout est jungle de l'âme. La mort est sans objet quand les mots sont des rêves. Fuir à travers l'abîme est la loi du poème...

De la quête du sens :

... Le réel seul compte en poésie. Le vrai lieu c'est la langue, et l'émotion n'est pas l'affaire du poète. Dans l'écriture des choses, les passions se superposent, pour recréer un monde sensible, retrouver le « muthos » obscur sous la clarté de la parole. Comme Joyce, lire et relire ses villes intérieures, toutes ces pages, ces labyrinthes mis en mots de Knossos à Dublin, où le scribe poursuit sa quête d'immortalité. Babel heureuse. Cité cosmique du dedans...

Dans le poème, c'est toujours du corps qu'il s'agit, convoyé par les mots dans l'errance mythique... Le corps s'énonce à l'infini : il parle dans une altérité poétique où le sujet se perd tel Thésée en lui-même et dans le corps de l'autre ; triadique universel des langues,

mêlé en un seul être.

Au-delà de l'énigme, le poème résulte d'un parti pris : être au plus près d'un jaillissement brut, tenter de dire le mystère inintelligible de l'être et du temps. Mais l'écriture n'est pas recherche d'hermétisme ; elle est conscience qu'il n'est pas d'autre voie pour le poème : « Ecriture, aveugle pour rien. »

La création est une bataille pour l'homme. Ecrire, aujourd'hui, c'est pour une part s'inscrire dans une tradition littéraire prenant en compte la fiction, le mythe ; écrire contre une littérature dominante, minimaliste, qui rejette les "figures" de la langue (la métaphore, en particulier, et la fiction en général) au nom d'un néo-réalisme, souvent rejointe en cela par une littérature néo-prolétarienne, avec laquelle parfois elle se conjugue ; cette littérature, qualifiée aussi de post-naturaliste, contribue à façonner une culture dominante qui joue contre l'homme. Elle est à l'opposé du besoin humain fondamental de se nourrir d'imaginaire, de fiction, de rêve, d'une pensée mythique vivante. Pour ma part j'adhère totalement à ce postulat sur lequel se fondent "les mythécritures", la nouvelle fiction et la véritable poésie d'aujourd'hui .

Contre la métaphore :

Au cœur de tous les savoirs sociaux, se trouve la langue, elle même influencée par le travail d'expérimentation que lui imposent ces laboratoires du langage que sont les courants littéraires, et la poésie, dire fondamental de l'être humain. L'art est politique. On sait maintenant qu'une poignée de situationnistes ont joué un rôle déterminant dans ce séisme historique qu'aura été Mai 68 ; on sait moins qu'une contre-révolution mentale est en marche, qui s'alimente de recherches – en apparence marginales, mais en réalité tout à fait décisives – menées à l'intersection des sciences du langage, et des rapports entre poésie et philosophie. C'est là en effet que s'élaborent de nouvelles normes qui conditionnent le rapport de l'homme au langage et partant l'évolution des mentalités.

Il en est ainsi de ces travaux réalisés "Pour en finir avec la métaphore", véritable théorie de combat contre ce qui est appelé "mythe de la signification", et qui constituerait, selon ces exégètes l'erreur fondamentale de la poésie depuis l'origine, « l'image poétique » telle qu'elle a pu se comprendre et se réfléchir, d'Héraclite à Hölderlin, et de Heidegger à Ricoeur... Ces analyses sont cependant basées sur une conception très discutable du poétique et de l'activité du poète.

La fonction du poète en effet, sa modernité, n'est pas d'accréditer - contrairement aux assertions récurrentes de ce type de recherche - qu'il existerait un sens au-delà du sens, en inscrivant le poème dans une quelconque métaphysique du langage; le poète par son travail invente "du" réel, en s'inventant lui-même; il participe à la mythogénèse de l'espèce, il crée une signification sans fin pour chaque image: il recrée "le pourquoi du désir". La langue poétique, d'autre part, n'est pas que métaphore : elle fonde son existence sur la mise en travail du signifiant, établissant une relation privilégiée entre phonèmes et pulsions, créant ainsi de la pensée, au-delà des rituels mensongers de la langue usuelle. Le poète ne saurait être ce mécano dérisoire et interdit de "sens", azimuté parmi ces "Pièces détachées" dont il ne sait que faire, avant-gardiste en route pour une insignifiante et éphémère ab-surdité.

A contrario, la littérature contemporaine la plus médiatisée agit fortement sur l'évolution des mentalités, dans un rapport insidieux qu'il est urgent d'analyser, afin de proposer d'autres pratiques culturelles, promouvoir une autre forme d'écrit et de recherche littéraire. Ceci

constitue aujourd'hui l'enjeu d'une bataille de civilisation contre une utopie négative qui s'insinue dans la quotidienneté des rapports humains (une nouvelle barbarie peut-être dont l'actualité nous montre les effets dramatiques).

La révolution mondialiste :

Ouvrons les yeux. Loin des batailles picrocholines, une bourgeoisie marginale, éclairée et hyper-formée, intègre déjà ce que la civilisation planétaire d'aujourd'hui a de plus humanisateur, pour jeter les bases d'une révolution, sans doute comparable à celle de 1789, un nouveau contrat social - sûrement sans violence - qui instituera les lois du troisième millénaire. On est ainsi très loin des batailles lilliputiennes qui se mènent sous nos yeux antimondalistes et des économistes d'arrière-garde, tous patronats obsolètes et agitateurs pseudo-novateurs qui leur servent de caution! Les encyclopédistes étaient une poignée de philosophes bourgeois, qui sous-couvert d'émancipation humaine, ont construit un nouvel ordre mental qui a duré 3 siècles et s'achève dans le chaos. Aujourd'hui quelques centaines de penseurs ont compris que c'est l'art qui détermine le politique : ce sont des décideurs - qui semblent à court terme jouer contre leur camp - des chercheurs, des philosophes, des artistes. Ensemble, ils construisent les nouveaux concepts sociaux qui seront la norme civilisationnelle de demain, cependant que les truands et les chouans d'un autre temps perdurent dans leurs guérillas pathétiques. Encore une fois les peuples, les politiques - enfermés dans une gestion à court terme des idées dans leur immense majorité, n'auront sans doute aucune prise sur le destin des hommes et leur histoire. L'invention du futur ne se gagne pas contre un ordre ancien : elle s'impose par une dialectique du dépassement des contraires. La nouvelle charte des droits du Terrien est presque prête. Et presque personne n'en sait rien.